

« claudiquant de son cri, boitant de sa parole »

Entretien de Michèle Duclos avec Nicole Gdalia

- 230 -

Michèle Duclos : Pouvez-vous expliquer le titre de votre grand volume *Alphabet de l'Eclat 1975-2005* paru aux Editions Caractères, 2005, qui est un peu votre « Anthologie personnelle » ?

Nicole Gdalia : Oui, en 2005, pour mes trente ans de poésie, j'ai rassemblé la plupart de mes recueils publiés, car ils étaient pour certains épuisés et j'ai ajouté un nouveau recueil qui donne son titre au volume. Vous m'interrogez sur le titre *Alphabet de l'Eclat*¹. L'alphabet est ce avec quoi travaille l'écrivain. L'alphabet est composé de 22 lettres ou 26 selon les alphabets. Le mot « alphabet » est composé par l'assemblage des deux premières lettres grecques de cette suite. Dès l'origine et dans tout l'Orient, il a été porteur d'une grande force opératoire. Force magique des sons, de certaines consonnes, de leur valeur numérique.

J'ai choisi de regrouper mon œuvre poétique présente sous le titre d'alphabet. C'est un alphabet personnel puisqu'il est le résultat de ma propre organisation des consonnes et des voyelles, des mots, de leur écho porté, de leur signification.

Mais mon usage de la langue s'inscrit dans la filiation des « dix paroles » prononcées par le créateur qui n'a pas de nom limitatif sinon « le Nom » pour créer le monde, selon la tradition hébraïque. C'est dans la perception de leur sillage, de leur éclat, que je prends place. Autrement dit, ma relation aux mots se veut captation de leur force essentielle, sonore et signifiante, de leur harmonique aussi.

« Au mystère du Nom / j'ai accroché ma créance [...] ».

Aussi, la recherche du mot juste est-elle à mes yeux très importante.

M. D. : Le premier livre à l'intérieur de ce volume porte le titre de *Racines*. Quelles furent les vôtres, géographiques et culturelles ?

1 Ce volume regroupe 8 recueils de poèmes :

Racines

Les Chemins du nom

Mi-dit,

Monodie

La Courte-échelle – Harmoniques

Elégie d'elle... – Entre dit

Rive Majeure

Alphabet de l'Eclat

N. G. : Oui, il semble que dès le début de ma démarche poétique, j'ai cherché à prendre racine. A rechercher mes racines. Où ? Si elles sont géographiques, c'est la Tunisie : Tunis, Carthage et son histoire ; c'est aussi plus largement la Méditerranée avec l'Italie, Livourne, d'où venait ma famille paternelle, l'Espagne et son exode du côté maternel. Dans les deux branches, c'est la Méditerranée et l'Europe du Sud. La langue familiale a été le français.

Mes racines plus profondes, très lointaines : Jérusalem où mon ancêtre Guedalia fut Gouverneur de la Judée du temps du prophète Jérémie (*Livre de Jérémie*), et d'où nous fûmes déportés à différents moments de l'Histoire. Quelle Histoire ! Donc, des racines proches et lointaines mêlées dans une culture plurielle ; une identité mêlée dont j'apprécie la richesse.

Mes poèmes relatent dans le recueil *La Courte-échelle – Harmoniques* ces pérégrinations, ces acculturations (hébraïques, helléniques, romaines, nord-africaines, françaises, sépharades et ashkénazes...). Mais au-delà de ces racines visibles et objectives, il y a dans ma démarche une recherche des racines intérieures, une « archéologie de l'être » ainsi que je l'écris. Cela constitue donc un aller-retour de creusement, de dévoilement du monde visible et invisible par l'acuité d'un regard sur l'essentiel, l'esprit qui sous-tend et porte :

« La ganse du temps / spirale de ma mémoire/ je la remonte en quête de l'Aleph [...] ».

Aleph ayant pour valeur numérique 1, est l'unité essentielle, unique, propre au divin selon le credo hébraïque.

M.D. : Avez-vous été marquée particulièrement par certains poètes contemporains ou anciens, certains mouvements artistiques (vous êtes vous-même sculpteur – ou sculptrice) ? Quand vous écrivez : « ...seul dans la nuit/ s'élève/ jusqu'à l'infini/ l'irréfragable cri du poète (p. 129) », on pense immédiatement à Breton, à « l'irréfragable noyau de nuit » et au projet surréaliste.

N. G. : Je n'ai pas été marquée ni littérairement ni plastiquement. J'ai des affinités formelles ou d'aspiration avec tel ou tel créateur, mais je n'ai jamais voulu le mimétisme, étant toujours soucieuse de m'affronter moi-même pour exprimer ce moi-même qui, d'ailleurs n'est pas une figure de style, mais nous échappe toujours et rejoint l'universel.

La solitude du poète, c'est celle du poète authentique dans la cité, c'est celle de la solitude d'une existence vécue dans la recherche de la vérité. C'est pourquoi le poète crie sa douleur et crie pour qu'on l'entende – c'est aussi pourquoi il claudique comme Jacob,

« claudiquant de son cri, boitant de sa parole »,

car blessé dans son combat.

Rien à voir avec Breton et les surréalistes que j'avais beaucoup fréquentés dans mes années d'apprentissage, mais qui ont peu à peu abandonné leur subtile démarche initiale et novatrice. Je conserve l'idée d'une sur-réalité,

intérieure ou extérieure au visible (Cf. mon poème « que s'installe le zéro de moi-même », en ouverture de mon recueil *Racines*, qui dès 1975 pose une posture poétique).

M. D. : Vous écrivez « et le poète aura le timbre du/ prophète », quel sens donnez-vous au mot prophète ?

N. G. : « Le poète aura le timbre du prophète », car il sera visionnaire, sachant lire dans le présent le futur. Il sera devancier. C'est le point de vue d'un Hugo bien décrit depuis. C'est aussi bien sûr Rimbaud dans sa *Lettre au Voyant* ou Baudelaire... Je ne m'inscris pas dans la gratuité et la banalisation de la parole.

« L'homme de parole »,

c'est ainsi que je le désigne dans un poème. C'est sa caractéristique propre. Il ne faut pas galvauder la parole : elle est essentielle dans tous les sens du terme.

M. D. : Vous avez occupé en France un certain nombre de postes importants, voire prestigieux, dans le domaine de la culture. Voulez-vous les évoquer ?

N. G. : N'exagérons pas. Tout d'abord je dois préciser que sitôt mon baccalauréat de philosophie obtenu en Tunisie, je suis venue à Paris. Mon professeur de philosophie pensait que j'allais faire de la philosophie et rejoindre la rue d'Ulm : à l'époque c'était Fontenay-aux-Roses pour les filles, école que j'ai fréquentée pour préparer mon agrégation ; mais j'ai choisi la littérature et l'art qui me semblaient ne pas brimer mes élans créatifs. Plus tard, j'ai réfléchi conceptuellement sur l'image, l'image plastique, l'image verbale, l'image religieuse, dans les religions... Je fais partie d'un laboratoire du CNRS qui travaille sur les religions dites du Livre. A ce titre, j'ai enseigné quelques années à l'EPHE et auparavant à la Sorbonne Nouvelle. Mais tout cela commence à devenir ancien depuis que je dirige les Editions Caractères.

M. D. : Notre civilisation occidentale traverse une longue crise nihiliste marquée entre autres par un individualisme forcené et matérialiste. Pensez-vous, comme l'écrivait Heidegger, que seul un dieu pourrait nous sauver ? Lequel ?

M. D. : Oui notre civilisation traverse – depuis que l'on a déclaré Dieu mort – une crise de vacuité. On a, depuis, érigé de nombreuses déités à adorer : l'argent, le pouvoir, le sexe, la technique... Ce sont des observations banales ; mais ces forces sont assez puissantes pour conduire les foules. Toutefois « la révolution spirituelle » est en marche comme disait déjà Shri Aurobindo dont j'ai assisté à l'hommage récemment à l'UNESCO et dont nous avons publié des textes à Caractères.

Quel dieu ? L'éveil de soi-même et l'harmonie cosmique. Nous avons un immense pouvoir spirituel encore inexploité. Il faut se défricher soi-même, enlever les

« pelures pour aller jusqu'au noyau »,

les écorces qui nous défigurent. C'est la thématique de quelques-uns de mes poèmes. Ce qui ici est en question c'est l'HOMME, l'HUMAIN dans tout son accomplissement.

M. D. : Pouvez-vous présenter votre maison d'édition, Caractères, fondée par votre mari, le poète d'origine polonaise Bruno Durocher, il y a exactement soixante ans, et que vous continuez de diriger depuis sa disparition en 1996 ?

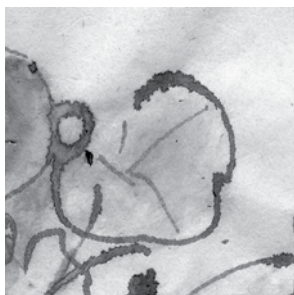
N. G. : Bruno Durocher, mon mari, le poète dont je suis amputée depuis 1996 est né à Cracovie. Très tôt poète, surnommé « le Rimbaud polonais », il a été un iconoclaste des statuts d'injustice, du convenu ; avant-gardiste. Son arrestation à vingt ans dès l'invasion de la Pologne en 1939, son séjour de six années pleines dans les camps à Mauthausen ont définitivement brisé son être. On ne revient pas indemne de la barbarie humaine à son paroxysme.

Pourtant, le poète a retrouvé des forces créatrices sur le sol français, publiant dès 1949 son premier recueil de poèmes en langue française. Il fut salué par tous les poètes de l'époque : Eluard, Cendrars, Char, Reverdy... qui le reconnurent comme leur pair. Quatre années en France et déjà poète français.

Suivirent la création de la revue *Caractères* fondée avec Jean Follain, Jean Tardieu et André Frénaud et que bientôt, il poursuivra seul. Elle accueillit les grands noms de la littérature et de l'art de cette époque. Elle fit aussi découvrir nombre de talents, dont Pessoa, alors inconnu. 1950 aussi, création des Editions Caractères. Cela fera soixante ans en 2010.

J'ai durant ces treize années à la tête de la maison et malgré des difficultés multiples, maintenu haut le rayonnant flambeau – au sacrifice hélas de ma propre création – publiant des auteurs étrangers de grande qualité, offrant d'autres à la découverte. Même démarche en matière artistique, où la galerie expose des peintres et sculpteurs de grand talent.

2010-2011 seront des années de célébration et je me réjouis de souffler les bougies avec autant d'amis.



peut être

- 234 -



Capucines, par Liliane Klapisch.